

**Comprendre la gravité des mots ou des coups portés à leur compagne et apprendre à se maîtriser : c'est ce qui a amené ces hommes, ex-conjoints, ex-petits amis ou toujours en couple, en "stage de responsabilisation". Notre reporter a assisté à leur première séance.**

7 heures à l'Association régionale spécialisée d'action sociale, d'éducation et d'animation (Arsea), à Strasbourg. **Ils sont six hommes, de 25 à 50 ans environ, et de tous styles et origines, assis en cercle autour d'une table dans une salle de réunion.** "Je vous propose de vous présenter et de dire pourquoi vous êtes là", les invite la psychologue de l'Arsea, Isabel Zapata, debout devant le tableau blanc. Comme à l'école, personne n'est pressé de se jeter à l'eau. "Je suis là pour violences conjugales. Voilà", souffle sobrement Éric\*, quinquagénaire baraqué en pull gris clair et cheveux ras.

"Pareil", enchaîne Ayaz\*, 25 ans environ, parka noire. Le frêle jeune homme agite nerveusement un pied sous la table. "Il y a des euh... des hauts et des bas, avec mon ex-copine." Bras obstinément croisés sur son sweat rouge, Aziz\* ne comprend pas pourquoi il est là. "J'ai été envoyé ici pour violences 128 mais... j'ai rien fait, moi ! Il n'y a aucune preuve !" Isabel recadre avec une douce fermeté.

*"Je suis là pour violences conjugales.  
Voilà"*

"Menacer quelqu'un de mort, c'est grave et puni par la loi. Même si on se justifie en disant que c'était juste des paroles en l'air. On n'en sait rien. Et puis, nous sommes des êtres de parole. Si on doit vous croire quand vous dites : 'Je t'aime', pourquoi on ne vous croirait pas quand vous dites : 'Je vais te tuer' ?" Voilà plus d'une heure que ces hommes participent à ce groupe de parole, dans le cadre d'un "stage de responsabilisation" de six fois deux heures par semaine. Ils y ont été **envoyés par le tribunal de Strasbourg, pour violence dite légère ou isolée contre leur compagne, petite amie ou ex.**

"Quand on leur dit : 'Vous avez le choix entre soit être jugé au tribunal, avec la possibilité d'écoper de trois ans de prison et de 30 000 euros d'amende, soit un stage de responsabilisation à 240 euros de votre poche', le choix est vite vu, même s'ils traînent les pieds en arrivant", sourit Héloïse Pelletier, assistante sociale à l'Arsea.

## 1/2 | **Six sessions avec des associations spécialisées dans les droits des femmes et les addictions**



©

f

p

**Tout au long des six sessions, les participants, jamais condamnés auparavant pour violence conjugale, rencontreront des associations spécialisées dans les droits des femmes et les addictions** – alcool et drogues. Ils entendront des rappels de la loi, et découvriront les conséquences psychosociales de la violence intrafamiliale sur les femmes et les enfants. Ils bénéficieront aussi d'un accompagnement socioprofessionnel et psychologique.

Objectif : "Permettre aux auteurs de violences de prendre conscience de leurs actes pour eux-mêmes et leurs proches, et travailler sur la maîtrise de soi afin de prévenir la récurrence", souligne Claire Rossini, cheffe du service d'accompagnement socio-judiciaire de l'Arsea. La création de Centres de suivi et de prise en charge des auteur-es de violences (CPCA) était l'une des mesures phares du [Grenelle de lutte contre les violences conjugales](#), en 2019. Parce que s'occuper aussi des conjoints agresseurs, c'est mieux protéger les victimes. **Plus de deux cent dix mille femmes subissent en effet des violences chaque année.** Seize premiers CPCA ont donc été labellisés, DOM-TOM compris. D'autres vont suivre.

"La jalousie est-elle une preuve d'amour ?" La psychologue décode ce qui se joue dans les débuts d'un couple. "Chacun arrive avec des croyances qu'on pense évidentes aussi pour l'autre. Exemple : l'exclusivité sexuelle. Vous-mêmes, en avez-vous parlé avec vos compagnes ou ex ?" Autour de la table, les hommes, étonnés, secouent la tête. Dans les unions libres en particulier, il est rare que l'on se jure fidélité. "L'important est de vite clarifier les choses, sinon vous allez accumuler les énervements et à un moment, ça va exploser", prévient Isabel. Car la jalousie, c'est juste une forme de ter-ri-to-ria-lité (l'autre m'appartient) et la peur d'être remplacé."

*Si on doit vous croire quand vous dites : "Je t'aime", pourquoi on ne vous croirait pas quand vous dites : "Je vais te tuer" ?*

Question embarrassante : "Qui a déjà espionné le portable de sa compagne ?" Au silence gêné du groupe, Isabel répond par une histoire vraie : "Sur le téléphone de sa femme, un homme avait vu un SMS envoyé par un inconnu : 'On le fait demain ?' Réponse de sa partenaire : 'Oui bien sûr, demain soir.'" Chacun des participants est invité à imaginer sa propre réaction : "C'est difficile de ne pas demander à sa femme ce que ça veut dire, avance Éric... Mais en même temps, on se dénonce. On avoue qu'on l'espionne."

"Le lendemain, la femme est rentrée plus tard que d'habitude, poursuit Isabel. Son mari l'a alors frappée au point qu'elle s'est retrouvée à l'hôpital. En fait, elle travaille dans un service de comptabilité. La question du SMS signifiait : 'Fait-on le bilan comptable demain soir ?' " Autour de la table, on baisse la tête. "Quand on ne connaît pas le contexte de la relation, on interprète les messages de l'autre par rapport à ses propres angoisses. Donc, la règle, c'est : on ne fouille pas dans le téléphone des autres."

Aziz décline toute responsabilité : "Tout ça, c'est la faute des Facebook, WhatsApp... On se demande toujours à qui elles parlent !" Une justification immédiatement démolie par Isabel : "La société est plus en réseau qu'avant, mais l'espionnage du conjoint existait bien avant Facebook !" Les six Bas-rhinois ne sont pas au bout de leurs découvertes. Isabel identifie avec eux sept types de violences conjugales, puis dessine **le triangle de Karpman, un scénario relationnel typique dans un couple. Chacun y joue un personnage à tour de rôle : victime, sauveur et persécuteur**. Ainsi, la victime se plaint, cherche à attirer l'attention sur elle. Phrases types : "Je ne vais pas y arriver ! Je ne m'en sors pas !"

Le sauveur propose son aide, même quand elle n'est pas sollicitée, trop content que l'autre dépende de lui : "Laisse, je m'en occupe." Puis se transforme en persécuteur : "C'est comme ça que tu me remercies ?" ("Après tout ce que j'ai fait pour toi !"). Entre-temps, la victime s'est muée... en persécutrice : "Tu t'y prends mal. Tu ne m'aides pas, là, tu me fais perdre mon temps". Pull bleu nuit et écharpe noire, Thomas est impressionné : "C'est vraiment mon quotidien, ça. C'est un cercle vicieux. C'est pas conscient." "Voilà. On veut faire plaisir, et elle n'est jamais contente", marmonne Ayaz. "Il faut que chacun y mette un peu du sien", suggère Éric.

## **Violence cyclique**

Pour maîtriser cette agressivité qui monte, encore faut-il la reconnaître. La violence est un cycle, explique Isabel. Ça commence par des tensions, comme il en existe dans toutes les relations, sous les prétextes les plus divers : il manque le sel et le poivre sur la table, le repas est froid... Puis c'est l'escalade, l'explosion et le passage à l'acte. "L'agresseur fait ensuite porter la responsabilité de la violence à sa victime : 'Tu as dit', 'tu as fait', 'tu as oublié de', 'tu m'as insulté', 'tu m'as provoqué'. Tu, tu, tu... martèle Isabel. Mais aucune raison, aucune situation ne justifie la violence."

Pour enfoncer le clou, la psychologue rappelle le fameux "coup de boule" de Zidane, le 9 juillet 2006. "Il a fait perdre la France en finale, tout ça parce que Marco Materazzi l'avait 'provoqué' ! C'était une raison, ça ?" "Ah non, alors !" Les participants valident l'analogie. Et que se passe-t-il si la victime menace de partir ? "L'agresseur promet alors de changer pour la reconquérir. Il exprime des regrets – tout en minimisant les faits –, supplie de repartir 'à zéro'. De son côté, la victime pardonne, veut y croire, pense avoir retrouvé l'homme qu'elle a aimé. C'est la phase 'lune de miel', conclut Isabel. Jusqu'à la prochaine fois..."

À 19 heures, c'est la fin de cette première séance. Lors des suivantes, le groupe découvrira des stratégies (sortir de la maison, etc.) pour faire retomber la tension avant les coups. "On attendait beaucoup plus de participants, glisse Isabel, dépitée, tandis que les six hommes se hâtent vers la sortie. Ils sont envoyés par le tribunal. S'ils sèchent la première séance sans s'excuser, ils risquent des poursuites judiciaires." Ceux qui étaient présents, en revanche, pourront demander un accompagnement psychologique personnalisé.

## 2/2 | **Guillaume\*, 54 ans, deux enfants, a suivi le stage de responsabilisation après une condamnation pour violence conjugale**



Il nous raconte ses progrès.

"On est ensemble depuis cinq ans, en union libre, mais on vit séparément. Disons que notre relation est très compliquée. Bon, on n'est pas les seuls. Elle avait encore des affaires à récupérer chez moi. Quand je suis rentré ce soir-là, elle était en train de saccager mon appartement. Elle a les clés. Alors quand j'ai vu ça... J'ai senti un frisson le long de ma colonne vertébrale. C'est arrivé comme ça, sans prévenir.

C'est la première fois de ma vie que je tapais quelqu'un. À la base, je suis un pacifique. On était très alcoolisés tous les deux. Ça a sans doute joué. Le respect de soi et de l'autre, l'écoute, la parole, ce sont des choses qu'on avait dû oublier. J'étais sous le choc d'en être arrivé là et de me retrouver en garde à vue, mais ça m'a fait réfléchir. On a tous de la violence en nous mais ça se gère. Ça m'a libéré d'en parler avec d'autres hommes, tous là pour les mêmes raisons que moi. On se sent moins seul. Parce qu'à part un ami, personne de mon entourage n'est au courant. Je trouve cette alternative à la répression très chouette. Ça permet de vider son sac et de remettre les choses en place. Ça m'a rappelé le service militaire. On se retrouve avec des hommes de toutes les classes sociales, de tous les horizons et niveaux d'études... C'est intéressant d'être mélangés.

*C'est la première fois de ma vie que je tapais quelqu'un. À la base, je suis un pacifique. On était très alcoolisés tous les deux.*

Le stage m'a aidé à parler plus avec ma compagne, à gérer les montées d'énerverment, à y voir plus clair dans notre relation, mais il faut que je continue ce travail sur moi, parce que nos problèmes de couple ne se résoudre pas en claquant des doigts. Grâce au 'triangle de Karpman', j'ai compris qu'elle et moi, on jouait alternativement tous ces rôles, victime, sauveur, persécuteur... Mais c'est super-dur d'en sortir quand vous êtes toujours en couple avec la personne que vous avez frappée. Ce qui s'est passé entre nous a créé un gouffre. Je ne suis pas sûr que ce soit réparable. On verra..."